

Où sont passés les ambassadeurs?

- Je t'assure, je me reconnais !
- Mais non, mais non...

Ainsi auraient pu badiner Rosencrantz et Guildenstern, ambassadeurs auprès du roi d'Angleterre, devant le *Milkshake* de Nicolas Bourhis, ignorant encore que la dépêche qu'Hamlet leur a confiée les condamne à mort.

Parmi une longue tradition de vanités qui parcourt toute l'histoire de l'art jusqu'à nos jours, ce tableau m'a, d'emblée, fait penser aux *Ambassadeurs* d'Holbein où l'anamorphose d'un crâne, au premier plan, vient ruiner la perspective et introduire une impression d'irréalité (avec, chez le peintre de la Renaissance, une visée morale étrangère au travaux de N. B.*). Ici, ce sont deux crânes qui nous font face. Où plutôt, légèrement orientés vers notre gauche, ils induisent un effet de relief qui vient contredire le fond abstrait sur lequel ils se détachent. Abstrait ? C'est à voir. Nombre d'éléments rappellent des cheminées, des toits, des pans de murs, pignons, façades... autant d'éléments pour un paysage urbain. Mais on aura beau se décaler vers la droite ou la gauche, impossible de reconstituer une quelconque cohérence spatiale, ici bousculée jusqu'à ce bleu dans le bas du tableau : un ciel ? Un ciel par dessous les toits ?

Pourtant, les crânes en question ne sont pas simplement plaqués devant ce paysage qui pourrait évoquer les visions cubo-futuristes, puisque celui-ci se reflète sur l'os et jusque dans leurs orbites. Seuls éléments du tableau à être traités de manière réaliste, ces crânes en constituent de toute évidence le sujet. D'autres paramètres viennent accréditer cette impression : leur position centrale et leur isolement sur un pan de couleur rouge, lequel constitue la plus grande surface continue du tableau. On peut même se demander si, à l'inverse, ce paysage n'émane pas d'eux. En effet, les principaux traits qui le construisent, soit partent du centre pour aller vers la périphérie, soit sont parallèles aux contours de la forme rouge centrale. Le léger halo qui entoure le trait noir délimitant chacune des deux têtes-de-mort, vient encore conforter cette hypothèse.

Par ailleurs, pour ce qui est de leur représentation, nous sommes loin d'un réalisme photographique. La façon dont sont rendus l'emplacement du nez et la bouche, y font presque reconnaître des visages émaciés. Surtout, les deux ronds dessinés par les orbites rappellent irrésistiblement les yeux ronds de certains personnages de bande dessinée, de Disney à Hergé – le point noir au centre de l'œil le plus à gauche, marquant une pupille se détachant sur une surface dont on ne sait trop si elle est concave ou convexe. Des têtes-de-mort plutôt que des crânes, gardant encore quelques linéaments de visages et exhalant quelques réminiscences d'une vie révolue.

Si les crânes nous fascinent autant, c'est peut-être parce qu'ils sourient tout le temps. Ceux-ci ne font pas exception. De même que le rire est le propre de l'homme, le crâne pourrait en figurer la figure générique. Une fois les chairs décomposées, gommant pilosité, couleur des yeux, fossettes et bajoues pour ne laisser que l'os à nu, l'écho d'un sourire et le souvenir d'un regard, chacun peut s'y reconnaître – Rosencrantz et Guildenstern, vous et moi...

Tangi Belbéoc'h (janvier 2012)

* voir, à ce propos, l'analyse de Daniel Arasse dans *Le détail, pour une histoire rapprochée de la peinture* (Flammarion 1996)